

## L'Élu

«Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir...»

Pourquoi cette idée saugrenue de m'aventurer au bout de ce jardin qui semblait abandonné depuis tant et tant d'années ?

Pourquoi aujourd'hui ? Pourquoi maintenant ?

Nous avons acheté cette longère huit ans auparavant et y habitons depuis sept ans.

Lors de la visite, le « coup de cœur » comme on dit. Tout le monde tomba d'accord sur la beauté des murs en pierre, sur le lieu, et malgré la rénovation importante qu'elle allait demander, nous nous décidâmes rapidement.

Cette rénovation avait accaparé tout notre temps et, mis à part un petit potager, les deux mille mètres carrés de terrain restant n'avaient eu de notre part que quelques visites sommaires.

Le fond restait inaccessible, tant les ronces, broussailles, fougères et autres buissons y poussaient sans retenue.

Nous trouvions également que laisser une parcelle sauvage était propice à accueillir la faune.

Les passereaux s'ébattaient gaiement dans les quelques arbres, profitant des pommes de toutes sortes tombant au sol. Un matin, nous avons eu le bonheur d'apercevoir une poule faisane s'envoler du dessous d'un pommier sous lequel elle s'abritait.

Rien ne gênait cette nature abandonnée à elle-même, car le terrain jouxtait un champ prolongé par une forêt. Un renard s'en était échappé un soir où je m'en approchais, et de grosses traces au sol témoignaient de la présence régulière de sangliers.

L'excuse de la nature sauvage nous arrangeait bien.

Nous justifions ainsi devant nos amis notre incapacité à entretenir ce terrain pas vraiment voulu au départ, mais acquis avec la maison.

C'est donc en cette fin d'après-midi ensoleillée de mars, après une bonne journée à désherber et à tailler les haies, que ma décision est prise : je vais au bout du terrain.

Je chausse mes bottes et de revêt une veste de chantier assez solide pour résister aux ronces, prunelliers et autres pyracanthas.

Je le sais, la chose ne sera pas aisée.

Je me munis d'un sécateur et d'une scie, ainsi que de gants en cuir très costauds.

J'ai encore deux heures avant la tombée de la nuit, largement le temps de tailler un petit sentier dans lequel je pourrai m'infiltrer pour atteindre le fond de la parcelle.

Me voilà donc devant la première difficulté. Les buissons mesurent environ deux mètres de haut à l'endroit le moins élevé.

Je m'attaque aux premières branches, avançant avec précaution, faisant attention à ne pas prendre une épine dans l'œil.

La tâche n'est pas des plus simples, mais moins pénible que ce que je pensais.

En une demi-heure, cinq mètres sont gagnés. Je progresse dans une sorte de tunnel, et ne vois plus rien autour de moi. Je sais que la sortie se trouve à environ cinq autres mètres.

Je n'entends plus aucun bruit, plus aucun oiseau. Quelques minutes auparavant, ils étaient plusieurs dizaines à voler autour. De même, la route, qui pourtant n'est pas loin, n'émet plus aucun bruit.

Le silence est total.

Je pensais que la nuit ne tomberait pas avant deux bonnes heures, le crépuscule commence à

poindre, amplifié certainement par le tunnel creusé dans les branches.

Je m'apprête à faire demi-tour, remettant au lendemain la fin de mon périple, lorsqu'un bourdonnement m'intrigue.

Je cherche devant, derrière, dans le fouillis des branchages... Rien !

Le bourdonnement s'intensifie.

Je ne bouge pas. Je ne bouge plus !

Je ne me considère pas comme peureux, mais l'adrénaline commence à monter. Comment se fait-il que jusqu'à maintenant rien ne se passait et que tout à coup ce bruit monte et devient plus intense de seconde en seconde.

Je ne vois toujours rien. Je suis comme figé, de peur d'avoir touché un nid de guêpes, ou de frelons asiatiques. Mais si c'était le cas je les verrais. Et ils seraient déjà sur moi !

Je décide de faire délicatement demi-tour et de rentrer.

Alors que mon pied se soulève pour la seconde fois, j'entends derrière moi un brouhaha indicible. Le bourdonnement devient insupportable. Me bouchant les oreilles des deux mains, je me retourne...

Stupeur !

Des milliers d'abeilles sont en lévitation devant moi. Un essaim immense. Il semble posé là, dans le vide, ne bougeant pas. Seul le bruit me confirme que ces insectes sont vivants.

Je me raisonne, connaissant les abeilles.

- Ne pas faire de mouvement brusque, ne pas fuir ! Surtout rester calme, très calme.

J'ai l'impression que l'essaim grossi à vu d'œil. Ce n'est peut-être qu'une idée. La nuit est pratiquement tombée maintenant et, sans cette belle lune formant un cercle parfait au dessus de la maison, je n'y verrai plus rien.

Je ne comprends pas grand chose en apiculture. J'ai souvent entendu mon frère Guy, apiculteur, m'assurer qu'un essaim ne pique pas. Il m'affirmait aussi qu'une abeille ne pique que si elle se sent en danger. Il me le répétait souvent :

- Ne pas faire de mouvement brusque, ne pas fuir ! Surtout rester calme, très calme.

Malgré mon cœur qui bat la chamade, j'arrive à maîtriser mon souffle. Il se fait de plus en plus calme. J'inspire lentement, expire en vidant complètement mes poumons.

Je ne saurai dire combien de temps je suis resté là, immobile, à regarder cette masse superbe former une sorte de V.

Puis une abeille s'approche de moi, me tourne autour, puis une autre, et une autre encore.

Vais-je tenir ? Je n'en peux plus. Mon cœur va exploser, se désintégrer.

Petit à petit je me retrouve entièrement recouvert par les insectes.

D'abord les mains, puis les bras, le torse, les hanches et enfin les jambes.

Malgré la peur, tout en profitant intérieurement de la chance que j'ai de vivre ce moment inouï, j'imagine l'absurdité de la situation.

- Ne pas faire de mouvement brusque, ne pas fuir ! Surtout rester calme, très calme.

La lune éclaire maintenant cette nuit superbe.

Je transpire.

Au bout d'un temps que je trouve infini, je me dis que je ne peux rester là, à attendre debout, sous des branchages. Je me décide à tenter une sortie. Lentement je commence un mouvement de rotation...

Quelques abeilles restées à l'écart, telles des gardiennes, viennent au dessus de moi et se posent sur

ma tête. Je m'arrête aussitôt, comprenant que je n'ai pas le droit de bouger. Celles sur mon torse commencent à monter dans mon cou. Un chatouillement intenable entraîne un frémissement dans mon corps.

- Ne pas faire de mouvement brusque, ne pas fuir ! Surtout rester calme, très calme.

Je n'en peux plus. Je ne tiens plus.

Une impression d'étouffement m'envahit. Je vais craquer.

C'est alors que se produit l'inimaginable.

Dois-je te le raconter, au risque de passer pour un fou, ou au mieux pour un mythomane ?

Si ton imagination se résume à résoudre des opérations mathématiques, si ton esprit est tant cartésien que tu ne peux croire qu'un oiseau ou un chat peut te parler, alors passe ton chemin, ne va pas plus loin dans ce récit.

Par contre, si tu es persuadé que la tortue peut battre un lièvre ou si tu penses qu'Alice a vraiment vécu son aventure... Si tu es persuadé que le petit Prince a été adopté par le renard... Poursuis cette aventure formidable. Je vais te la raconter.

Au fur et à mesure que les abeilles montent dans mon cou, je ressens une impression étrange, comme un étourdissement.

Je me vois rétrécir, les abeilles grossir, les buissons devenir immenses. Les petits cailloux sur lesquelles je me tenais debout grossissent aussi à vu d'œil. Quelques fourmis passent devant moi, m'évitent. Je suis encore deux fois plus grand qu'elles, mais dans un moment, si je continue à rétrécir, je serai de leur taille ! Je préfère ne pas y penser. Profiter de l'instant présent.

Mon cœur se calme, je ne transpire plus. Je suis maintenant devenu presque de la taille des abeilles. Je ne peux croire à ce qui m'arrive, et pourtant...

Le bourdonnement que je trouvais insupportable, ne semble plus qu'un doux ronronnement. Les oiseaux se sont remis à chanter. Tout paraît formidable.

Je n'aurai jamais pu imaginer un bien-être aussi parfait.

- Est-ce que je suis toujours moi-même ? Est-ce que je ne suis pas passé dans l'autre monde ?

Je décide de lâcher prise, de me laisser aller à ce bien-être total.

D'aucun appellerait cela le Nirvana.

Tout à coup me voilà soulevé dans les airs, porté par plusieurs charmantes mais impressionnantes ouvrières. Tout est démesuré.

J'aperçois au dessous une immense araignée figée sur sa toile, prête à bondir. Deux fois plus grosse que moi ! Pourvu que les bestioles ne me lâchent pas !

Nous ne volons que quelques instants, et arrivons devant l'entrée de ce qui semble avoir été une ruche. A la vue de son état, elle doit être là depuis plusieurs décennies. Elle est immense. Si j'osais une comparaison, la tour Montparnasse semblerait petite à côté.

Je n'ai jamais soupçonné l'existence d'une ruche au fond de ce buisson.

Alors que nous sommes en vol stationnaire au dessus de l'entrée, entourés par l'essaim tout entier, j'entends des voix :

- Nous amenons l'individu à la reine, dit la première.
- Vous êtes attendus, répond l'autre.

Je ne suis plus à ça prêt ; si je suis de la taille des abeilles, si elles me portent, et si je vole avec elles, après tout elles peuvent très bien parler. Je ne m'en étonne pas plus.

Nous pénétrons dans l'ancre du microcosme des abeilles. Je suis en parfaite communion avec elles. La chaleur humide me rappelle ce voyage sous les tropiques. J'avais alors eu du mal à la supporter. Ici, je la trouve très agréable.

Mes yeux ont tôt fait de s'habituer à l'obscurité. Une question me taraude : comment se fait-il que je devine les couloirs et les abeilles, alors que nous sommes enfermés dans le noir ? Nous traversons un dédale de couloirs, un véritable labyrinthe.

- Je ne retrouverai jamais la sortie, me dis-je en souriant.
- Si tu as un petit creux, me dit celle qui semble diriger l'opération, tu peux te servir au passage.

Dans cette ruche immense, le miel est partout.

Je n'aurais pas osé, mais puisqu'on me le propose... J'envoie une main sur le côté. Mes doigts s'imprègnent aussitôt de ce produit superbe que je porte à la bouche.

Je mange énormément de miel, mais celui-ci ne ressemble à aucun autre. Ma langue tourne et retourne le miel dans ma bouche et tapisse mon palais de cette crème. Son nectar parfumé me laisse une sensation des plus agréables, presque euphorisante.

Je réalise tout à coup que la ruche est silencieuse !

Tout bon apiculteur détecte le moindre problème dans une ruche au bourdonnement qu'elle renvoie : joli bruissement continu, signe de bien être intérieur ; bourdonnement fort et bref suite à un coup, présence de la reine ; bourdonnement désordonné, bzzi bzzi bizarre, signe de maladie ou de problème...

Ici, rien, silence total. Seul le bruissement délicat de mes porteuses arrive à mes oreilles.

Autre chose m'intrigue ; outre le bruit, les abeilles se promènent tranquillement, ne semble pas travailler.

Le propre des colonies est d'aller et venir sans arrêt, amener du pollen, sortir les saletés, nourrir le couvain. Ici, les ouvrières donnent l'impression de se promener, de flâner.

Je ne suis pas au bout de mes étonnements.

En effet, nous arrivons maintenant devant une grande paroi, fermée par ce qui ressemble à une porte blindée. Je n'ai aucune idée du temps mis pour arriver là. Le dédale de couloirs que nous avons parcouru semble si long que j'imagine ne jamais ressortir de là.

Je me fais une raison ; après tout, ces abeilles semblent tranquilles, donnent l'impression de vivre paisiblement et paraissent ne manquer de rien.

- Après tout, me dis-je en souriant, pourquoi ne resterais-je pas avec elles? Je pourrais les aider, leur apprendre quelques trucs que j'ai entendus par mon frère sur les maladies, le miel...

Je ne le sais pas encore, mais c'est elles qui vont beaucoup m'apprendre !

Je suis déposé tout en délicatesse devant la haute porte. Mes porteuses s'éloignent légèrement, me laissant seul.

La porte commence à s'ouvrir...

Je ne vous demande pas de me croire, tant cela peut vous paraître improbable. Mais je ne peux vous laisser dans l'ignorance de ce que la race humaine, dite « SUPERIEURE » aux autres animaux, insectes ou flore, paraît maintenant à mes yeux totalement inférieure.

Bien sûr, nous avons marché sur la lune, bien sûr nous soignons quelques maladie à grand coup de

médicaments qui nous font parfois plus de mal que de bien, bien sûr nous, êtres civilisés, mangeons, produisons, achetons l'utile et souvent le superflu...

Mais pour cela, et à cause de cela nous créons guerres, famines, détruisons des pans entiers de cette nature si généreuse, massacrons des centaines de millions d'animaux.

L'avidité de quelques uns entraîne toujours plus de besoin et toujours plus de malheur...

Mais mon propos n'est pas là.

Mon propos est de vous rapporter ce que je découvre à l'ouverture de cette porte : un paysage sensationnel, un mélange d'Éden, de ville superbe où tout paraît organisé, de ville comme de nombreux architectes aimeraient imaginer.

Est-ce cela le paradis ? Suis-je mort sans même m'en être rendu compte ? Si le paradis existe, je ne le mérite pas, car hormis quelques bonnes actions faites ici ou là, hormis mon empathie pour la plupart de mes concitoyens, le « gérant du Paradis » aurait beaucoup de choses à me reprocher.

Mes pensées s'arrêtent aussitôt. Arrivent devant moi deux superbes abeilles, vêtues (oui, vous avez bien lu, vêtues!) de vêtements resplendissants.

Ils ne ressemblent à rien de ce que je connais. Ils sont un mélange de tuniques indiennes, incas, arabes, mais aussi, mis à part les masques, d'amples vêtements multicolores sur lesquels scintillent toutes sortes de pierres brillantes, à l'instar des *Diablo cojuelo*, les Diable boiteux, personnages de carnaval ainsi appelés en République Dominicaine.

Magnifiques, mais indescriptibles, comme d'ailleurs tout ce que je vais découvrir et tenter de vous rapporter.

- Es-tu prêt pour le grand passage ? Me demande la première.
- Tu dois te déshabiller entièrement, m'ordonne la seconde, sans me laisser le temps de répondre.

Par je ne sais quel miracle, je me retrouve aussitôt nu, sans avoir touché mes vêtements.

Puis mes deux compagnes se retournent et nous voilà tous trois emportés, comme en lévitation. Je ne remue ni bras, ni jambe. J'avance au milieu d'un nombre incommensurable d'abeilles, toutes aussi bien vêtues que mes deux guides.

Leur sourire bienveillant me met mal à l'aise. Est-ce le fait que je sois nu ? Ou plutôt savent-elles le sort qui m'attend et en rient-elles d'avance ?

Pour ma part je n'en ai aucune idée, mais je profite une fois de plus de l'instant présent, me souvenant heureux de la formule latine *Carpe Diem*.

Nous arrivons maintenant dans une salle où s'ébattent, dans une piscine immense, plusieurs centaines d'abeilles. Tout est vraiment démesuré !

Mes guides s'approchent de l'eau, et me proposent un bain.

- Après toutes ces émotions, me disent-elles d'une même voix, tu dois aspirer à un bon bain.

Une fois de plus je n'ai pas le temps de répondre et me retrouve à l'eau.

Nager au milieu de centaines d'abeilles ! Vous ne pouvez imaginer l'impression que cela donne. Vous ne pouvez imaginer le bien être que me procure ce bain.

Je suis la vedette du bassin ! Elles me tournent autour, me sautent dessus, s'esclaffant de rire.

Avant d'entrer dans l'eau, une grande lassitude me saisissait.

Une fois dans le bain, je reprends des forces, semble renaître.

Je repense à ce reportage visionné un soir sur le petit écran. Des personnes participaient à une sorte de retraite dénommée « Le yoga des abeilles ». Le but est de lâcher prise en se laissant entourer d'abeilles, en dormant parmi elles, d'interagir avec la nature. L'instant vécu ici s'apparente certainement à ces instants proposés par ce « yoga des abeilles », en plus intense.

Une fois de plus, impossible de connaître le temps passé dans ce bain. Me voilà à présent hors de l'eau, vêtu cette fois d'une ample tenue d'apparat.

Mes guides repartent, je les suis, coulant à nouveau comme un ruisseau, survolant des insectes endormis dans les couloirs.

Je ne tente même pas d'imaginer la suite du périple. Voyage dans la galaxie, dans les profondeurs des mers ? Plus rien ne m'étonnera. Enfin, c'est ce que je pense à ce moment, mais vite démenti par notre étape suivante.

Cette étape, peut-être l'ultime, nous conduit une fois de plus devant une immense porte, non pas blindée, mais vitrée. Vitrée d'un magnifique vitrail représentant un écosystème parfait. Forêts, déserts, océans, poissons, animaux, insectes... Tout ce que la terre peut porter de vivants est représenté sur cette fresque immense.

Tout, sauf l'Homme. L'être humain est absent de ce tableau !

Une voix soprano, digne de la Calas, m'interpelle, venue je ne sais d'où :

- Oui, l'Homme est absent, car il est appelé à disparaître très prochainement !

Des frissons parcourent mon corps et je sens monter en moi une angoisse insoutenable. Je me souviens tout à coup de ma nature d'Homme. Je ne suis pas l'un de ces insectes avec lesquels je suis totalement entré en communion, auxquels j'ai cru m'être métamorphosé.

Non, je ne suis qu'un homme, un tout petit homme qui est appelé à disparaître.

Alors que le vitrail s'efface, la reine apparaît ! La reine des abeilles, reconnaissable entre toutes, non seulement par sa grandeur, mais par sa prestance.

J'en reste époustoufflé, abasourdi. Je la regarde, figé, ne pouvant plus remuer ni doigt, ni visage. Je suis littéralement transformé en statue.

- L'homme disparaîtra, sauf si toi, l'Élu, arrive à convaincre ton espèce de stopper immédiatement sa destruction systématique de tout système vivant. Si tu arrives à la convaincre de détruire immédiatement toutes les armes servant non seulement à s'entre-tuer, mais également à tuer tout être vivant.

De soprano, sa voix mue en baryton :

- J'AI BIEN DIT TOUT ETRE VIVANT !

Les frissons me parcourent à nouveau le corps au ton de sa voix.

La voix redevenue normale reprend :

- Tu as toujours respecté la nature et c'est pour ça que tu as été élu. La seule chance qu'aurait ton espèce de ne pas disparaître sera de t'écouter. Je te remets cet objet qui te suivra partout et te permettra de prouver que ce que tu dis est vrai. Mais n'oublie pas que personne,

J'AI BIEN DIT PERSONNE !

Ne doit savoir ce que tu viens de vivre. Tu ne dois compter que sur ton intelligence et sur ta persuasion pour convaincre les plus réticents.

Le vitrail réapparaît. Je suis toujours de marbre. Tout le monde a disparu autour de moi. Un silence pesant règne à présent. Je n'ose bouger.

Dans ma main, l'objet remis par la reine. Je baisse les yeux.

Il ne s'agit pas d'un objet, mais d'une toute petite abeille.

Elle est vivante mais ne bouge pas. Autour de moi plus rien ne bouge. Plus aucune trace de mes guides. Je scrute ma nouvelle amie, l'approche de mon visage, tente un mot :

- Tu ne me dis rien ?

Pas de réponse. Je la regarde avec insistance. Elle n'est pas morte, me regarde à son tour. J'insiste :

- Pourquoi ne me parles-tu pas ?

N'obtenant pas plus de réponse, je me décide à retourner à l'entrée de la ruche.  
Non convaincu de retrouver la sortie, j'entame mon retour.  
J'ai à peine fait quelques pas lorsque je suis aspiré par une sorte de crevasse dont je ne vois pas le bout. Un brouillard m'envahit.

- Hé bien ! On peut dire que vous avez eu de la chance ! On tente de vous réveiller depuis deux jours. Je suis contente de voir enfin vos yeux.

En effet, j'ouvre difficilement un œil. J'aperçois dans un brouillard une jeune fille en blouse blanche. La télé allumée diffuse un reportage sur la disparition des animaux, et en particulier des abeilles : « Si l'abeille disparaissait de la surface du globe, l'homme n'aurait plus que quatre années à vivre » aurait dit Albert Einstein. Le commentateur précise que « 29 % des colonies d'abeilles ont disparu en France en quelques années ».

- IL FAUT FAIRE VITE !

J'ai hurlé. L'infirmière a sursauté.

- Il faut faire vite, sauver les abeilles. Il en va de la survie de l'Homme ! Nous devons arrêter immédiatement tous les conflits, stopper le massacre des animaux, ne plus manger de viande ni de poissons ! Stopper les destructions de forêts !

Médusée, l'infirmière vient de sonner.  
Trois colosses entrent dans la chambre.

- Calmez-vous, me dit gentiment le premier alors que les deux autres m'entourent.
- Mais vous ne comprenez pas ! Si nous ne faisons rien, la race humaine va disparaître. Ce sont les abeilles qui...

Je m'arrête aussitôt, me souvenant des paroles de la Reine. Je ne dois rien dévoiler.

- Vous avez eu un gros choc, me dit l'infirmière qui est maintenant rassurée. Un essaim d'abeilles vous a attaqué et vous avez passé deux jours dans le coma. Mais maintenant cela va aller beaucoup mieux.

C'était cela...

Je me remémore, l'essaim au fond du jardin, les abeilles qui me viennent dessus. J'ai du m'affoler et me faire attaquer. Puis plus rien, aucun souvenir, sauf ce que j'ai cru vivre avec ces petits insectes que j'adore.

J'esquisse un sourire. Je suis tout de même rassuré. Tout cela n'était qu'un rêve.

Si je raconte ce que j'ai rêvé, ils vont me prendre pour un fou.

Je décide de ne rien dire pour l'instant.

On vient de me faire une piqûre. Je sens monter en moi une énorme envie de dormir.

Les infirmiers repartent, suivis de l'infirmière. La porte se referme doucement.

Je commence à m'assoupir lorsque je sens sur mon bras un chatouillement. Je relève légèrement la tête et la vois.

Elle est là qui me regarde. La petite abeille, celle de la Reine !

- N'oublie pas, me dit-elle, personne ne doit savoir ce que tu as vécu !

Je sombre dans un sommeil profond.